

Chronique d'un monde absurde *Intervention divine.* Élia Suleiman

Le cinéma par lui-même
Number 112-113, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24547ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Chronique d'un monde absurde / *Intervention divine.* Élia Suleiman]. *24 images*, (112-113), 28–28.

Chronique d'un monde absurde

PAR PHILIPPE GAJAN

INTERVENTION DIVINE ■ Elia Suleiman

Entre Buster Keaton, le clown triste, et le Monsieur Hulot de Jacques Tati, tout proche de Charlot Chaplin, il y aura peut-être un jour une place pour Elia Suleiman au panthéon des artistes qui nous ont appris à regarder et à penser différemment. Car le film le plus novateur tant sur le plan politique que sur le plan artistique à Cannes cette année était le deuxième long métrage de ce cinéaste palestinien, qui a déjà reçu le prix de la première œuvre à la Mostra de Venise pour *Chronique d'une disparition*. Et s'il était le plus novateur, c'est qu'à l'instar de ses grands prédécesseurs, son auteur a su emprunter le regard de l'homme lucide sur l'absurdité du monde par les moyens de l'observation la plus quotidienne, la plus désespérément quotidienne, devrait-on même dire. Comme eux, il a fait jaillir le burlesque de situations tragiques en apparence, renouvelant le genre par une arme merveilleusement incarnée à l'écran, dans ce cas l'imagination. Dans *Intervention divine*, on tue le Père Noël au premier plan, symbole de l'imaginaire occidental (ou peut-être cette mort est-elle le symbole de la faillite de ce même Occident à intervenir dans le conflit israélo-palestinien?). Mais par la suite, un noyau de fruit devient une arme fatale dans les mains de notre héros, l'effigie d'Arafat sur un ballon de baudruche envahit l'espace israélien et les cibles de tirs des exercices militaires se muent en une «ninja» voilée du carré palestinien, symbole de la détermination du David de l'intifada contre le Goliath israélien. L'imagination se rit des frontières.

Suleiman a un sens de l'humour redoutable, acéré comme une flèche et qui va droit au but. Et plutôt que de se lancer dans un brûlot politique sur le mode du pamphlet, il va diriger ce sens de l'humour ravageur sur tout ce qui bouge à sa portée, ses contemporains et frères de la Palestine devenant les premières victimes de cet impitoyable contempteur de la faiblesse humaine. Ce sont tout d'abord les querelles de voisinage qui font les frais de cette stratégie: ici une guerre de sacs



Suleiman renouvelle le burlesque par une arme merveilleusement bien incarnée à l'écran: l'imagination.

de déchets, là un homme exaspéré vient démolir jour après jour un bout de rue; là encore un forcené se barricade sur un toit avec force munitions pour résister à son arrestation; plus loin, les malades d'un hôpital se regroupent dans le couloir pour fumer à qui mieux mieux. Pas besoin de mots, le cinéma de Suleiman est avare d'explications. L'image dit tout, chacune d'elles fait mouche et construit un impressionnant édifice dédié à la bêtise humaine.

Peu à peu, le centre géographique de cette chronique se modifie. Nous voilà dans le parking du poste de contrôle de Ramallah, sur le chemin de Jérusalem désormais interdit aux Palestiniens. «Elle» vit à Ramallah, «lui» à Jérusalem. Ils se retrouvent régulièrement dans ce no man's land frontalier pour vivre une histoire d'amour dans le seul lieu où il leur est désormais permis de se rencontrer. De leur point de vue, l'activité des militaires est une parade grotesque, émaillée d'une gestuelle hystérique. À de longues périodes d'accalmie succèdent de brusques montées d'adrénaline, sans qu'un quelconque sens puisse être donné à cet étrange ballet.

La force de *Intervention divine*, ces bien nommées «chroniques d'amour et de souffrance», est d'avoir su extraordinairement bien positionner les acteurs du drame sur l'échiquier de sa vision du monde. Aux siens, le peuple palestinien, Suleiman appli-

que la médecine du «Qui aime bien châtie bien» et fustige avec une ironie consommée mais aussi finalement une grande tendresse les grands et les petits travers de ceux qui subissent le joug des autres autant que le leur, de ceux qui portent des œillères face à la tragédie qui les cerne. Par un effet étonnant de retournement, ces coups de fouet finissent par modeler une identité à ce peuple dont le mal principal est peut-être de ne plus en avoir une qui soit bien définie. Aux autres, les Israéliens, il ne renvoie que l'image de l'autre justement. Ils n'existent dans *Intervention divine* que comme les gardiens du temple, ceux qui ceinturent le lieu où vivent des Palestiniens, absurdes comme seuls peuvent l'être ceux qu'on ne connaît pas, ceux qu'on ne sait pas nommer. Elia Suleiman, lui, se réserve le rôle de l'observateur impavide et impassible, à la fois celui du sage et de l'innocent, sans qu'on sache très bien lequel prend le pas sur l'autre. Suleiman est ce marginal dont le privilège est de disposer de la distance qui permet le regard. ■

INTERVENTION DIVINE

Palestine-France 2002. Ré. et scé.: Elia Suleiman. Ph.: Marc-André Batigne. Mont.: Véronique Lange. Int.: Elia Suleiman, Manal Khader, Jamel Daher, George Kheifi, Avi Kleinberger, Anna Levine, Menashe Noy. 100 minutes. Couleur. Dist.: Les Films Séville.